



Maison construite par Napoléon Bergeron sur la rue Saint-Alphonse. Longtemps considérée comme la première maison du village, elle sera habitée, notamment par Joseph Charland et Josaphat Trottier.

### Chronique n° 49

Depuis l'été 1939, la portion de la route 49 (aujourd'hui 218) qui traverse le village en empruntant les rues Saint-Albert, Saint-Joseph (des Peupliers), Saint-Georges et Saint-Alphonse est recouverte d'asphalte dans sa plus grande partie. Toutefois, sur la rue Saint-Alphonse, l'asphalte s'arrête devant la propriété de Joseph Charland (bloc à appartements situé face à l'intersection de la rue Charland aujourd'hui), laissant sur le gravier la partie ouest de cette rue en direction du rang d'En-Haut. Pour réduire les coûts, on avait fixé les limites du village proprement dit à cet endroit. Les terrains de la rue Saint-Alphonse situés à l'ouest de la propriété de Joseph Charland n'étaient pas tous construits comme aujourd'hui, d'ailleurs. En dépit de l'asphaltage, des fossés bordaient plus ou moins les rues du village: il faudra attendre la construction du système d'aqueduc et d'égouts en 1958 pour les voir disparaître complètement.

Joseph Charland possède à cette époque non seulement la terre située au sud de la rue Saint-Alphonse (elle deviendra, plus tard, la propriété de Josaphat Trottier) mais aussi des terrains situés au nord de cette même rue. C'est lui qui vendra des emplacements sur la rue Charland, qui porte son nom. Il fit aussi du taxi dans les années 1930 et 1940 avant que Joseph



La patinoire située sur la rue Sainte-Sophie en 1942, en arrière de chez Odilon Cajolet dont on aperçoit la partie arrière de la maison, à gauche. Coll. Jacques Tremblay

Robert et d'autres ne prennent la relève par la suite. Avant lui, Omer Lemay avait, lui aussi, dans les 1920 et 1930 offert un service de taxi avec son employé, surnommé le «Rouge à Turgeon».

Vers 1942, Joseph Nobert ouvre son magasin général, à l'angle des rues Saint-Alphonse et Roux, à côté de son garage. Auparavant, en 1940, il avait débuté son commerce dans une maison de la rue Saint-Alphonse située en face de son futur magasin et à côté de l'ancienne salle de quilles. Cette maison sera occupée par la suite par Mme Antoine Gagné, père.

À l'été 1942, Wilfrid Maheux achète la maison de la succession de Dame Vve Téléspore Robert (Virginie Dubé), rue Saint-Alphonse (sur l'emplacement de la maison construite par Marcel Labonté, habitée éventuellement par l'ancien directeur de la Caisse populaire, Claude Robillard). Il y exerce le métier de ferblantier. En novembre de cette année, Georges Tremblay, originaire de Notre-Dame-de-Lourdes, se porte acquéreur de la propriété d'Armand Bernier, rue Saint-Georges; il s'occupera de la boucherie pendant plusieurs années.

Vers 1942, la patinoire se trouve le long de la rue Sainte-Sophie, à peu près à l'endroit où se trouvait le moulin à scie Cajolet détruit en 1933, à l'arrière du futur bar Jerico. La patinoire ne restera pas longtemps à cet endroit semble-t-il car, à l'hiver 1939-40, on la retrouvait encore sur la rivière en arrière du moulin à scie. Vers 1945, elle est située au Pont des Chars, en arrière de Moose Park, sur un terrain près de la rivière. À ces deux endroits, les bandes en bois font leur apparition au hockey et remplacent les blocs de glace.

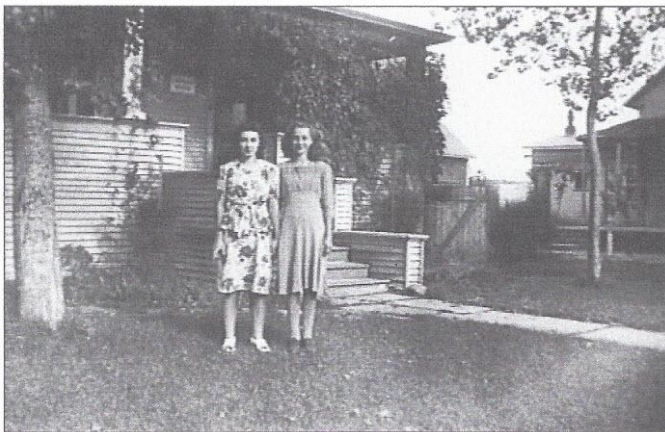


Dès 1945, la patinoire se retrouve dans Moose Park, sur un terrain près de la rivière

À cette époque, un Juif dont le prénom est Moïse vient régulièrement vendre du linge à Manseau, un «peddler» comme on dit dans le temps. En débarquant du train, il apporte ses lourdes valises pleines de linge au restaurant tenu par Adrien et Hermance Turgeon et de là, il colporte sa marchandise de porte-à-porte dans le village. Comme il ne sait pas écrire, c'est M. Turgeon qui prépare les factures qu'il va remettre à ses clients, une fois ses ventes faites.



De gauche à droite, rangée arrière: François Savoie, Ernest Villeneuve, Charles-Édouard Bernier, Roland Santerre, Henri Cloutier, René Crochetière, Jean-Paul Cotnoir, Donat Cloutier, Janvier Cotnoir, Alfred Savoie et Jean-Marie Lefebvre; rangée avant: Henri Turgeon, Réjean Héon, Paul-Émile Blanchette, Gérard Morrissette et Raymond Savoie.



Jeanne et Irène Paquin devant la résidence et bureau du Dr Lebel, en 1944.

Or, Antonio Fleurant travaille, en ce temps-là, pour une entreprise de distribution de boisson gazeuse Coke, située à Nicolet. Il conduit le camion de la compagnie et fait les livraisons de Coke dans les différents commerces et restaurants des environs. Il voudrait bien installer sur le magasin de M. Turgeon une annonce de Coke avec le nom du commerce dessus mais M. Turgeon hésite quant au nom à choisir.

Un jour, lors d'une livraison, Antonio Fleurant rencontre le Juif Moïse par hasard au restaurant et commence à converser avec lui en anglais. Les choses en restent là mais M. Fleurant a dorénavant son idée en tête concernant le nom à donner au commerce. Quelque temps plus tard, il arrive au restaurant de M. Turgeon, descend de son camion une grande annonce Coke de 12 pieds carrés sur laquelle est inscrit «Chez Moïse» ... Ce nom allait coller pour de bon à ce restaurant qui deviendra une véritable institution à Manseau pendant 50 ans ou plus.

Enfin, en décembre 1942, le Dr Jean-Maurice Malchelosse décède à l'âge de 65 ans, après une carrière de 30 ans à Manseau. En plus d'être le médecin attitré du Canadien National pour le secteur, il avait

rempli de nombreuses fonctions au sein de la collectivité. En avril 1943, il est remplacé par le Dr Vézina qui loge au-dessus du magasin de Joseph Nobert. Le Dr Vézina ne demeurera pas à Manseau très longtemps. Il sera bientôt remplacé par le Dr Georges Lebel qui habite, en 1944, dans la maison de Jules Savoie, rue Saint-Georges, à côté du moulin à scie. Le séjour à Manseau du Dr Lebel sera également de courte durée.

### Chronique n° 50

Dans les années 1940, on célèbre avec éclat la période du temps des Fêtes à Manseau comme partout ailleurs. L'esprit de famille, la piété et la ferveur religieuse du temps se combinent pour resserrer le tissu social, favoriser les réunions de famille et créer une atmosphère propice à la joie intérieure. L'Avent, dédiée à la pénitence et au recueillement, prépare la grande fête de Noël, elle-même suivie du Jour de l'An et de la fête des Rois, le 6 janvier. Les réjouissances durent deux bonnes semaines au cours desquelles on fraternise entre parents et amis; on profite parfois de l'occasion pour enterrer les vieilles chicanes et repartir du bon pied ...

On se prépare longtemps d'avance pour la nuit de Noël et la messe de Minuit. L'église, illuminée et décorée avec soin par les Soeurs de l'Assomption, brille de tous ses feux en cette nuit d'hiver. On soigne particulièrement le chant: notre paroisse peut compter sur trois chorales: celle des hommes, la chorale mixte et la chorale des élèves du couvent. Plusieurs solistes, souvent différents d'une année à l'autre, se succèdent pour offrir leurs plus belles performances et rendre le Minuit, chrétiens, l'Adeste Fideles et tous les autres cantiques traditionnels sans lesquels la messe de Minuit traditionnelle aurait été impensable. Le curé de la paroisse officie, aidé habituellement en cela par quatre servants de messe choisis parmi les hommes

adultes. En cette messe de Minuit de décembre 1942, l'abbé Tétreau a retenu, pour l'assister, quatre étudiants au collège: Hubert Gervais, Bertrand Savoie, Bruno Cotnoir et René Crochetière. Un prêtre invité s'occupe parfois du sermon. Isabelle Daigle surtout, ses soeurs Rachel et Bourgeoise ainsi que les Soeurs de l'Assomption touchent l'orgue selon les besoins. Chacun contribue à la fête à la mesure de ses moyens.

Une seconde messe, la messe de l'Aurore, suit immédiatement la messe de Minuit. Lors de cette seconde célébration, la chorale des élèves du couvent placée sous la direction des Soeurs de l'Assomption, occupe une place importante avec du chant à deux et trois voix (une performance digne d'éloge de la part de ces jeunes aux paupières lourdes de sommeil, sans doute). Enfin, le jour de Noël proprement dit, la messe du Jour est souvent célébrée par le prêtre invité à 9 h ou 9 h 30 en avant-midi. Elle est suivie, en après-midi ou en soirée, par les Vêpres.

### **Chronique n° 51**

La tradition de fêter le Nouvel An remonte à environ 2000 ans avant Jésus-Christ et provient du Moyen-Orient. À cette époque, la fête se tient au printemps: on y fait des offrandes pour favoriser les récoltes à venir. Jules César, au temps de Rome, déplaça le Nouvel An au premier janvier de chaque année. Pour nous, le passage à la nouvelle année coïncide, pour ainsi dire, avec la fête religieuse de la Saint Sylvestre, le 31 décembre.

Certaines familles célèbrent le Jour de l'An le 31 décembre au soir; d'autres, le 1er janvier. Avec Noël, le Jour de l'An fournit une occasion de rencontres entre parents et amis autour d'une table bien garnie de plats traditionnels: dinde, ragoût de patte de cochon, pâtés à la viande, tourtières, beignes, etc., le tout précédé d'un petit verre ou deux de gros gin. Les jeux de société, la danse (rigodons, sets carrés où l'on porte parfois la ceinture fléchée) et le chant suivent le repas,

selon le cas. Autrefois, on distribuait les cadeaux le Jour de l'An au lieu de Noël suivant en cela la tradition canadienne-française, la remise des étrennes à Noël étant une coutume typiquement anglaise et relativement récente. Il se pratique encore dans certaines familles la bénédiction paternelle: l'aîné des fils demande à son père de bénir toute la famille, agenouillée devant lui en cette occasion.

La période du temps des Fêtes, placée sous le signe de l'abondance, met cependant en évidence les privations des plus pauvres. Dans certaines paroisses, le curé, accompagné des marguilliers, visite ses paroissiens entre Noël et le Jour de l'An pour recueillir des dons en argent ou en victuailles que l'on distribue ensuite aux moins bien nantis: c'est la quête de l'Enfant Jésus.

Dans le même esprit de partage et de solidarité se trouve la guignolée. Ce nom proviendrait de l'expression «Au gui l'an neuf», utilisée par nos lointains ancêtres gaulois en France lorsqu'ils remettaient, le 31 décembre de chaque année, une tige de gui aux malades, aux pauvres et aux soldats. On attribue à cette plante des vertus curatives; elle était aussi un symbole d'immortalité et l'on espérait voir s'améliorer le sort de ceux qui en recevaient.

Au Québec, la Société St-Vincent-de-Paul organise la première guignolée vers 1861. Le 31 décembre, des bénévoles visitent chaque maison de leur paroisse pour recueillir des dons en argent ou en nature à distribuer aux pauvres. La coutume veut que chaque chef de famille visité verse à chacun des bénévoles un verre de "petit blanc" pour réchauffer du froid. Mais ce geste, répété de maison en maison, entraîne parfois des excès: les bénévoles, tout joyeux, ont parfois bien du mal à terminer leur tournée dans le bon ordre et ce, à une époque où la tempérance est de rigueur. La guignolée se poursuit de nos jours avec succès, dans un contexte différent et avec une formule adaptée aux besoins actuels.

## **Partie 5 - L'apogée**

### **Chronique n° 52**

Dans les années 1940, Manseau compte plusieurs conseils dont les membres sortants doivent être réélus ou remplacés à intervalles réguliers. On retrouve ainsi deux conseils municipaux: l'un pour le village et l'autre, pour la paroisse; deux conseils scolaires: paroisse et village également ainsi que le conseil de la Fabrique. À ces organismes principaux, s'en ajoutent d'autres reliés aux loisirs, aux sports et autres activités sociales qui, eux aussi, élisent des représentants choisis parmi la population.

D'une façon générale, les citoyens n'hésitent pas à s'impliquer activement dans les affaires de la paroisse: on considère même un devoir de le faire car après la famille, la paroisse occupe une place prépondérante. Les volontaires ne manquent pas et il

est normal pour un individu d'occuper une charge pendant un ou deux mandats dans l'intérêt collectif puis, de céder sa place à un autre. La plupart des nominations se font sans opposition mais il y a parfois aussi des élections chaudement disputées surtout à la mairie du village. Ce sera le cas de l'élection de Gatien Trempe en 1943, remportée avec 16 voix de majorité sur Omer Lecomte, maire sortant. Gatien Trempe sera lui-même défait deux ans plus tard par Alfred Savoie à la mairie, par 46 voix.

Les rivalités, surtout entre les hommes d'affaires pour l'influence et le contrôle des destinées de la place, font partie de la vie démocratique du temps. Ces divisions suivent habituellement l'appartenance aux partis politiques: les bleus (conservateurs) d'un côté et les rouges (libéraux), de l'autre. Chacun tente de placer ses hommes au bon endroit, au bon moment. Dans l'ensemble, ces rivalités demeurent civilisées et ce, même si l'on joue du coude assez fort, à l'occasion. Cette compétition ressemble davantage à un jeu où chacun cherche à porter un petit coup à l'adversaire afin de l'affaiblir et renforcer ainsi sa propre position.

En 1943, le conseil municipal du village comprend: Émile Bergeron, Georges Cantin, Albert Cloutier, Alfred Savoie, Joseph Charland, Téléphore Soucy et Gatien Trempe, maire.

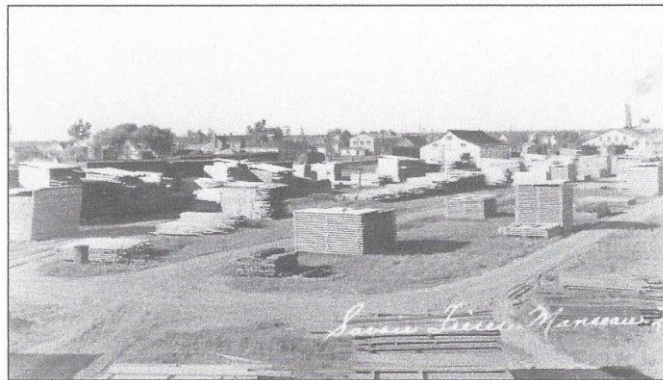
Le conseil municipal de la paroisse est constitué de: Gaudiose Bergeron, Antoine Gagné, Alphonse Vachon, Émile Nobert, Pierre Roy, Napoléon Turgeon et Charles St-Pierre, maire. En 1944, le conseil scolaire du village est formé de: Gérard Soucy, Henri Cotnoir, Élie Bédard, Thomas Leboeuf et Jean-Marie Savoie, président, tandis que le conseil scolaire de la paroisse comprend: Benoît Lapointe, Wilfrid Provencher, Jeffrey Geoffroy, Pierre Roy, Richard Dubois et Bruno Dionne, président. Le notaire J.-Frédéric Paré agit comme secrétaire de ces quatre conseils.

Le conseil de la Fabrique comprend, en 1945, outre l'abbé Tétreau: Henri Raymond, Napoléon Kirouac, Victor Trottier, Henri Cotnoir, Charles St-Pierre et Georges Ouellet.

### Chronique n° 53

En 1942, Alfred et Jean-Marie Savoie achètent la part de leur frère Jules dans le moulin à scie; en 1945, ce sera au tour d'Alfred d'acquérir la part de Jean-Marie. Il devient ainsi le seul propriétaire de l'entreprise mais en conserve la raison sociale, Savoie Frères. Alfred Savoie réorganise la production, abandonne la vente de bois au détail et se spécialise dans les contrats avec des grossistes et de gros clients.

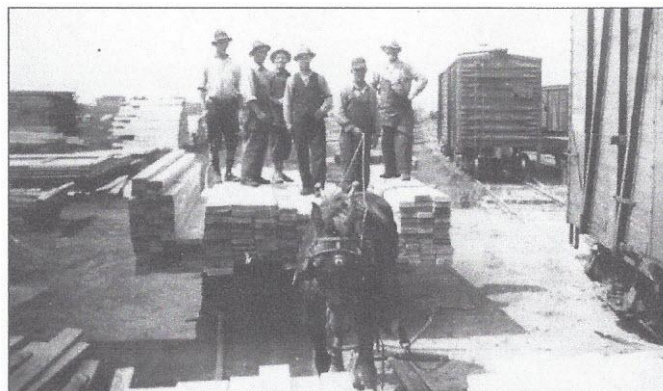
On retrouve le bureau du moulin à scie dans la cour à bois, face à la gare, entre les rues Saint-Georges et Saint-Albert. Ce bâtiment est, en fait, l'ancien pavillon de la cuisine du verger de la Savoyarde, au bout de la rue des Peupliers, que l'on a déménagé dans la cour à bois vers 1937. Le sous-sol sert à l'entreposage des pièces de rechange et des outils pour l'entretien et la réparation de l'équipement du moulin. Cette bâtisse sera déménagée vers les années 1970 au coin des rues Roux et Saint-Alphonse et habitée par Denis St-Cyr.



Cour à bois du moulin à scie Savoie Frères, années 1940. Coll. Bertrand Savoie.



Wellie Dupont, Hector Cajolet et Georges Dupont dans la cour à bois du moulin à scie, années 1940. Coll. Alcide Dupont.



Employés du moulin affectés au chargement des wagons.



La cour à bois, l'hiver.



La chaufferie du moulin à scie avec le fourgon de Roland Leboeuf. Coll. Hélène Savoie.

À l'été 1943, Ludger Labrie vient s'établir à Manseau et achète la maison de Dame Henri Beulac, rue Saint-Albert. Il y sera mécanicien, camionneur et exploitera, plus tard, la sablière Labrie au sud de l'autoroute 20. La même année, Henri Raymond quitte sa terre du rang d'En-Bas (propriété de Philippe Lauzière aujourd'hui) pour continuer son commerce de boucherie au village. Son fils, Lucien Raymond, prendra progressivement la relève par la suite et fera prospérer l'entreprise dont il deviendra finalement seul propriétaire en 1954. On retrouve, à la même époque, Roméo Raymond qui commerce tout ce qui peut se vendre et s'acheter. Il sera boucher quelque temps lui aussi, élèvera des lapins et des abeilles.

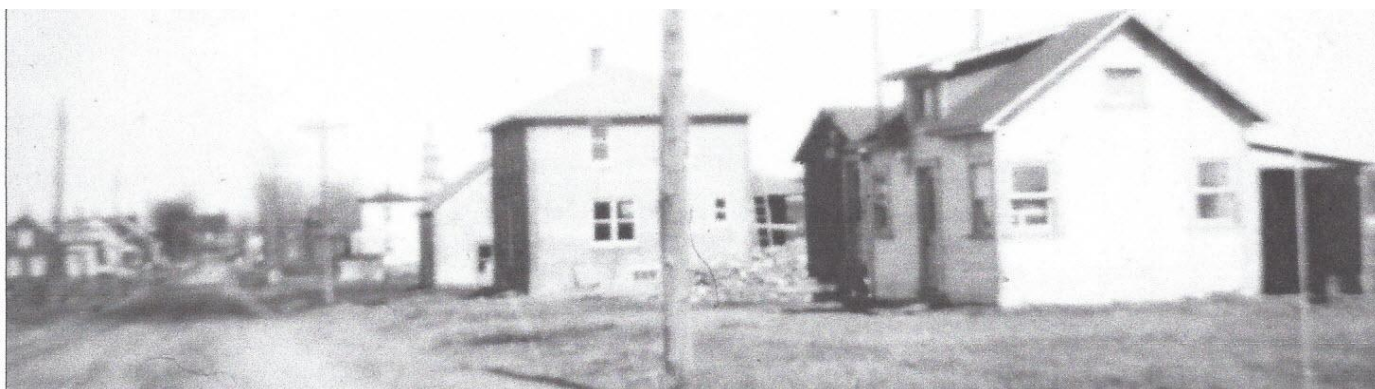
En avril 1944, l'abbé Frédéric Tétreau fête son jubilé d'argent sacerdotal qui coïncide avec son 50<sup>e</sup> anniversaire de naissance. Lors d'une cérémonie spéciale, la population de Manseau souligne cet événement qui dure toute la journée. En soirée, Jean-Marie Savoie prononce, en sa qualité de président du conseil scolaire du village, une allocution rendant hommage à l'abbé Tétreau et le remerciant pour son dévouement.

En 1944 également, Jean-Marie St-Pierre ouvre son commerce d'horloger bijoutier, rue Saint-Alphonse, après avoir travaillé quelque temps pour Maurice Savoie. Celui-ci vendait des radios Marconi dans le nouveau magasin général qu'il avait reconstruit au même endroit que l'ancien, détruit par les flammes en février 1940. M. St-Pierre a obtenu son diplôme de technicien en radio en août 1942, de l'École Canadienne

d'Électricité de Montréal. Il a aussi appris à réparer montres et horloges avec Georges Charland, fils d'Émile Charland, du rang d'En-Bas.

Au début, M. St-Pierre fait, entre autre, la vente de radios et disques RCA Victor. Il répare montres, horloges, bijoux et aussi des appareils électriques qui commencent à apparaître. Dans les années 1950 s'y ajouteront la vente de téléviseurs RCA Victor, la pose d'antennes, l'installation et la réparation de téléviseurs, vendus par Maurice Savoie également.

En 1944, l'atelier de M. St-Pierre se trouve dans une petite maison construite par l'abbé Tétreau, peu de temps après son arrivée à Manseau. Cette petite bâtisse était située, à l'origine, entre le presbytère et l'église, pour loger un employé qui venait de l'extérieur et travaillait à la fois comme sacristain et fermier pour ses animaux. Elle sera déménagée sur la rue Saint-Alphonse, sur l'emplacement actuel de M. St-Pierre. En 1948, lors de la construction de la résidence permanente de M. St-Pierre, cette petite maison sera déménagée à nouveau dans la rue Charland où elle existe toujours de nos jours. Elle sera habitée par Alphonse Hamel, notamment.



Rue Saint-Alphonse vers 1944 avec, à droite, atelier

Jean-Marie St-Pierre. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Autobus Nicol conduit par Gérard Brûlé. Coll. Gérard Brûlé.



Autobus Nicol. Coll. Gérard Brûlé.

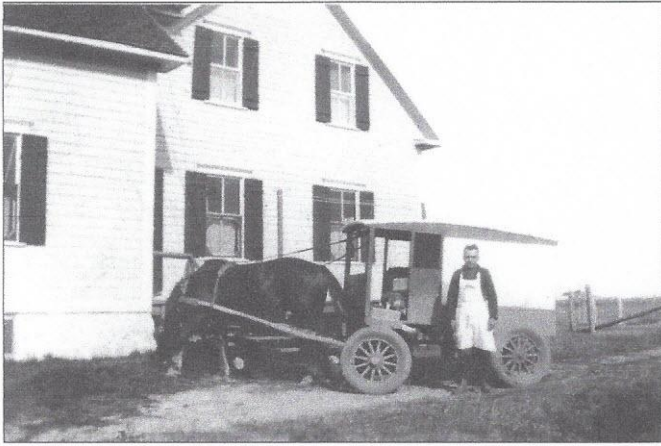
Le conseil municipal du village procède, en 1944, à la réfection des trottoirs de ciment: l'inspecteur municipal, Jean-Baptiste Monfette, supervise les travaux. On remarque aussi l'existence d'un service d'autobus entre Manseau et Québec assuré par les Autobus Nicol, dont un chauffeur, Hermas Beaudet, achète cette année-là la maison de Walter Pinard, rue Saint-Alphonse. Plus tard, Gérard Brûlé deviendra également chauffeur pour cette entreprise.

À la même époque, dans le rang d'En-Haut, Jean-Baptiste Dubois possède aussi son commerce de boucherie. Pendant une quinzaine d'années, il fera ainsi la livraison à domicile de produits de la ferme: viande, boudin, oeufs, conserves, etc. La dernière entrée de son carnet de commandes date du 2 janvier 1952 et porte le nom de Roger Blais qui habite le rang Belgique alors. L'épouse de M. Dubois, Dorilda Morrissette, en plus d'aider son mari dans son commerce et de voir à la maisonnée, prendra de la couture à domicile pendant de très nombreuses années et compte parmi les couturières les plus expérimentées de Manseau.

En 1945, Jean-Baptiste Rioux, laitier, acquiert, de Gatien Trempe, la ferme d'Ovide Plourde et fait la livraison du lait à domicile. Gatien Trempe était devenu propriétaire de la ferme d'Ovide Plourde en 1943; des employés

l'exploitaient et faisaient la livraison du lait pour lui. Au décès de Jean-Baptiste Rioux en 1961, son fils, Jean-Marie Rioux, reprend à son compte ce commerce pour l'exploiter jusque vers le milieu des années 1960.

En 1946, Armand Goudreault acquiert le service téléphonique exploité auparavant par Joseph Charland. Jean-Marie St-Pierre procède au déménagement de l'appareillage électronique du central qui se retrouve dans une maison en pierres, voisine de l'actuel restaurant Cric-Oui. Cette maison n'existe plus aujourd'hui. Ubald Blanchette agit comme opérateur, fait le branchement manuel des lignes, répond au besoin pour les demandes de renseignements. Une autre source mentionne que le central téléphonique a possiblement été installé quelque temps dans l'ancienne maison d'Amédée Blanchette, transformée en restaurant, à côté de la gare.



Jean-Baptiste Dubois, devant la maison de Joseph Berthiaume, dans le rang d'En-Haut. M. Dubois, qui était boucher, vendait de la viande et des produits de la ferme dont il faisait la livraison à domicile. Coll. Famille Jean-Batiste Dubois.



Jean-Baptiste Dubois, années 1950. Coll. Famille Jean-Baptiste Dubois.

### Chronique n° 54

L'abbé Frédéric Tétreau, le curé de Manseau, est un homme préoccupé de justice sociale qui voit dans les coopératives un instrument de développement économique et social, surtout en milieu rural. Au fond, il applique avec zèle la doctrine sociale de l'Église du temps qui, tout en réfutant le socialisme, approuve les revendications légitimes des travailleurs pour de meilleures conditions de vie tout en incitant les ouvriers à prendre leur propre développement en mains. L'abbé Tétreau considère qu'il est du devoir de l'Église de veiller au mieux-être général de ses ouailles tant sur le plan matériel que spirituel. Il placera volontiers ses propres talents d'administrateur au service de la communauté.

Peu de temps après son arrivée à Manseau, l'abbé Tétreau met sur pied, avec d'autres paroissiens, La Société Immobilière de Manseau. Le but de la Société est d'amasser des fonds pour construire un local industriel. On veut ainsi créer les conditions favorables à la venue d'un projet créateur d'emplois, à Manseau. Des bénévoles font du

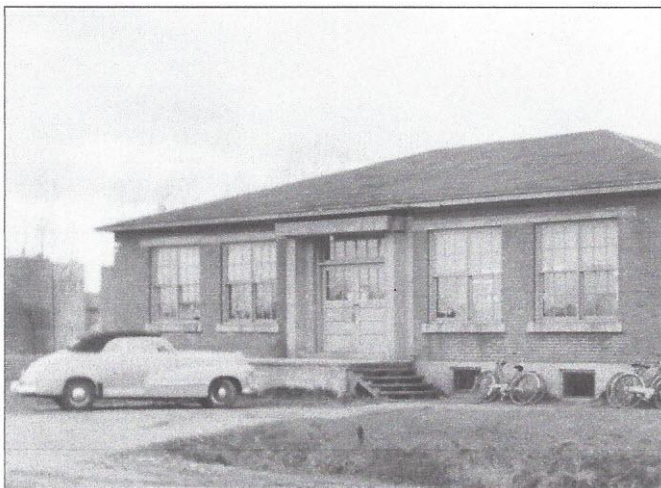
porte-à-porte pour vendre des actions de cette compagnie. Les sommes recueillies servent ensuite à la construction de la bâtisse connue aujourd'hui sous le nom d'édifice Dickson et Dumais où viendra s'établir, vers 1945, la Ideal Dress Company, propriété de Sam Lupovitch, de Montréal. La Ideal Dress Company, dont la contremaîtresse sera Alice Cooke, loue la bâtisse seulement; elle connaîtra une existence mouvementée avant de fermer abruptement ses portes.

On doit à Hélène Savoie la venue de Bruno Gill et Lucien Labonté à Manseau, deux entrepreneurs spécialisés dans la fabrication de bas. Mme Savoie connaissait bien Brigitte Poliquin, l'épouse de Bruno Gill, de Gentilly. En arrêtant la visiter un jour, elle aperçoit des machines à tricoter et apprend que Bruno Gill se prépare à aller recruter des ouvrières à Fortierville pour tricoter des bas. Hélène Savoie convainc Bruno Gill de choisir Manseau, de préférence à Fortierville, pour son projet de tricot à domicile. Au début, cinq femmes acceptent, à Manseau, de tricoter pour Gill dont Mme Paul Lecomte ainsi que Mmes Émile Turgeon et Mme Patry, du rang du Petit-Neuf. D'autres s'y ajouteront par la suite et pendant environ deux ans, le tricot se fera à domicile, toujours à l'aide des machines à tricoter les bas.

À la fermeture de la Ideal Dress, la bâtisse de la Société Immobilière de Manseau devient inoccupée et disponible pour un autre locataire ou propriétaire. L'abbé Tétreau et Alfred Savoie mettent sur pied un nouveau projet et cherchent à acquérir ce local industriel à leur tour pour y donner suite. Lors d'une assemblée des actionnaires, c'est cependant Jean-Marie Savoie qui s'en porte acquéreur. Pendant que la réunion des actionnaires se déroule pour décider du sort du bâtiment, Hélène Savoie téléphone à Bruno Gill pour lui demander s'il serait intéressé à acquérir cette bâtisse. La réponse de Gill étant positive, Mme Savoie vient faire deux tours avec sa voiture dans la cour de la bâtisse où se tient la réunion. Il s'agit d'un signal convenu avec son père, Jean-Marie Savoie, confirmant à ce dernier que Gill est intéressé. Fort de cette information, Jean-Marie Savoie peut donc offrir un prix supérieur aux actionnaires. Son offre est donc acceptée par les actionnaires, de préférence à celle de l'abbé Tétreau et d'Alfred Savoie. Naturellement, Jean-Marie Savoie ignorait le projet de l'abbé Tétreau et d'Alfred Savoie, assez peu contents de voir leur projet tomber à l'eau.



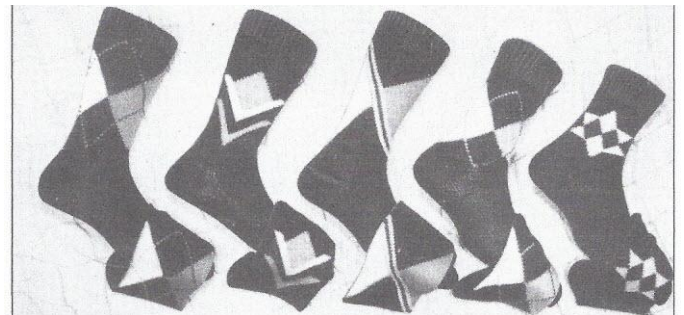
Employées de la Ideal Dress posant avec Sam Lupovitch devant la manufacture de couture.



Manufacture de couture Gill et Labonté.

Le lendemain de l'assemblée des actionnaires, l'abbé Tétreau reproche vigoureusement à Mme Savoie d'avoir saboté indirectement son projet. Il se calme un peu lorsque celle-ci lui rétorque que l'installation de Gill et Labonté dans la bâtisse industrielle, allait représenter de nombreux emplois pour les ouvrières de Manseau. Ce projet allait exactement dans le sens des idées de l'abbé Tétreau, d'ailleurs. Bruno Gill, Lucien et Léopold Labonté feront donc l'acquisition de Jean-Marie Savoie de l'immeuble et s'y installeront avec leurs machines à tricoter. De nombreuses couturières y travailleront pendant plusieurs années.

La manufacture de couture Dickson et Dumais prendra la relève par la suite vers 1954, après que la bâtisse ait été acquise par Alfred Savoie de Labonté et Gill Ltée en 1951. Cette bâtisse deviendra subséquemment la propriété de Jacques Savoie en 1966.



501 \* 502 503 401 405

Annonce publicitaire des produits offerts par la manufacture Gill et Labonté.

L'ouverture d'un magasin connu sous le nom de la «Coopérative» vers 1947 procède aussi du même esprit d'entraide et de coopération; elle est une autre initiative de l'abbé Tétreau. Le magasin, situé à l'origine dans l'entrepôt du magasin général de Maurice Savoie, s'adresse cette fois aux cultivateurs qui peuvent y acheter moulées, semences, outils et équipement de ferme à des prix plus avantageux qu'ailleurs. Ce commerce entre toutefois en compétition directe avec le magasin général de Gatien Trempe qui offre les mêmes produits. Le premier gérant en est Gilles Anctil. En 1946, ce dernier avait été engagé par l'abbé Tétreau pour agir comme sacristain et pour s'occuper de sa ferme. Convaincu que M. Anctil avait toutes les aptitudes requises pour bien gérer l'entreprise, l'abbé Tétreau avait accepté de s'en séparer.

Le succès est tel que la Coopérative doit bientôt déménager son magasin dans de nouveaux locaux, plus vastes, construits spécialement pour ses besoins à l'angle des rues Sainte-Sophie et des Peupliers, sur le terrain d'Amédée Goyette, là où se trouve le salon funéraire actuel Soucy et Fils.

### Chronique n° 55

L'apport le plus durable de l'abbé Tétreau à Manseau reste sans contredit la fondation de la Caisse populaire le 8 juillet 1946. Agathe Cotnoir en est la première gérante et la Caisse se trouve dans la maison de son père, Henri Cotnoir, rue Saint-Georges. Henri Cotnoir, Richard Dubois, Georges Ouellet, Hector Prévost, François Savoie, Joseph Villeneuve et Charles St-Pierre, le président, en constituent le premier conseil d'administration. La commission de crédit comprend Gérard Gervais, Joseph Nobert et Georges Raymond tandis que l'abbé Tétreau, Valère St-Pierre, Josaphat Trottier et Charles-Aimé Vachon forment le conseil de surveillance. Les prêts aux sociétaires sont limités à 300 \$ et l'on compte bientôt 48 membres pour un actif de 4 580 \$. La population de Manseau, début 1946, se chiffre à 1251 habitants.

L'abbé Tétreau sera moins heureux dans sa tentative de syndiquer les employés du moulin à scie Savoie Frères, vers 1947. Il a probablement sous-estimé les difficultés du projet et il faut bien avouer qu'il se frotte à forte partie. Le principal promoteur du syndicat et employé du moulin à scie sur qui repose la procédure d'accréditation a, un jour, la malencontreuse idée de s'absenter du travail sans pouvoir fournir de billet du médecin, ce qui entraîne son congédiement sur-le-champ. Tout le processus d'accréditation syndicale tombe donc à l'eau, faute de volontaire pour prendre la relève et occuper cette périlleuse position ...

En contrepartie de l'abandon de ce projet de syndicalisation, la direction apporte des améliorations aux salaires et conditions de travail. À la fin des années 1940, les employés du moulin à scie travaillent 60 heures par semaine, réparties sur 6 jours et gagnent environ 1 000 \$ par année. Il n'y a pas d'âge, à cette époque, pour prendre sa retraite. En 1946-47 on remarque, parmi les employés du moulin à scie les plus âgés: Edgar Lévesque 73 ans, Calixte Gosselin, Ernest Dionne et Victor Trottier, 69 ans chacun. Ce dernier y travaillera jusqu'à l'âge de 72 ans.

### Chronique n° 56

L'ouverture à la fin des années 1940 du théâtre appelé «Salle Royal» (sic), rue Saint-Albert, constitue une autre épreuve pour l'abbé Tétreau. En 1947, Henri Gervais achète un emplacement de Ludger Labrie et y construit bientôt une salle de spectacles destinée à la projection de films pour le public. En 1949, Henri Gervais loue à Arthur Picard, père de la comédienne Béatrice Picard, sa salle de spectacles pour trois ans, au

coût de 600 \$ par année. M. Picard prend en charge tout l'aspect cinéma de l'entreprise. Il donne à Jean-Marie St-Pierre une formation d'opérateur de cinématographe et entreprend la projection de films au goût du temps.

Salle de cinéma construite par Henri Gervais à la fin des années 1940, sur la rue Saint-Albert. Coll. Jean-Marie St-Pierre.

Le malheur, c'est que les films projetés à cet endroit entrent en compétition directe avec les représentations cinématographiques données au sous-sol de l'église, au bénéfice de la Fabrique par l'abbé Tétreau. Devant la baisse de sa clientèle, ce dernier critique sévèrement son compétiteur et compare le nouveau théâtre à un lieu de perdition ... Pourtant la situation n'a rien de catastrophique pour la Fabrique. L'abbé Tétreau, excellent administrateur, en avait effacé la dette en huit ans et les surplus annuels demeuraient considérables, malgré tout.

Devant l'opposition de l'abbé Tétreau, M. Picard, un homme de l'extérieur qui ne veut surtout pas de conflit avec le curé de la place, se retire de l'entreprise, laissant ainsi toute la place à Henri Gervais. Ce dernier revendra sa salle de cinéma, en 1952, à Léo Doyon.



En revanche, l'abbé Tétreau trouve réconfort auprès des animaux dont il aime s'entourer et pour lesquels il manifeste une patience surprenante. En plus de sa ferme du rang d'En-Haut, il loge confortablement ses pigeons dans le grenier, deux poneys au sous-sol du presbytère (l'un des deux s'appelle, Topsy) tandis que l'appentis du presbytère abrite des volailles de toutes sortes. L'abbé Tétreau est un cavalier accompli et il fait de l'équitation avec un plaisir évident.

Mais son animal préféré est probablement son bouledogue anglais, un chien de race, importé à grands frais d'Angleterre et qu'il appelle affectueusement Capitaine. Pendant son transport au-dessus de l'Atlantique, le pauvre chien a été tellement traumatisé par le long voyage dans la soute à bagages de l'avion avec le bruit assourdissant des moteurs, qu'à chaque fois qu'il entend un avion survoler Manseau, il pique une crise de nerfs et

devient comme fou! Entre deux avions, le chien est libre de baver abondamment et à volonté sur les planchers cirés du presbytère à moins qu'il ne préfère grignoter les boiseries, ici et là, pour calmer une petite faim ou se faire les dents.

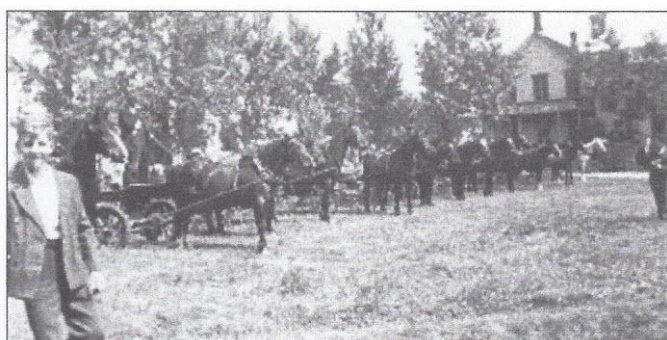
Les pigeons dans le grenier, les poneys dans le sous-sol, les volailles dans l'appentis et le chien baveux donnent probablement une impression de séjour à la ferme à l'évêque et aux prêtres qui visitent le presbytère de l'abbé Tétreau ...

### Chronique n° 57

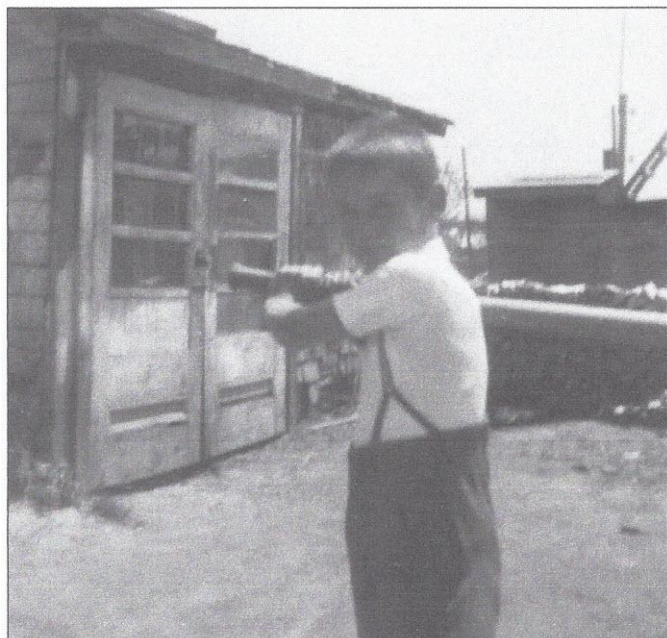
En 1946, le Ministère des Transports procède à d'importants travaux de gravelage sur la route 49 (actuelle route 218); Charles-Auguste Nobert, cantonnier, surveille les travaux. On remarque l'existence, cette année-là, d'un petit atelier de portes et fenêtres, propriété d'Hervé Héon, situé à l'arrière des Ameublements Manseau Inc. Ce commerce ne semble pas avoir duré plus d'un an puisque, vers 1947, quand Georges Tremblay ferme sa boucherie et ouvre sa propre entreprise de portes et fenêtres, rue Saint-Georges, l'atelier d'Hervé Héon n'est plus en activité. Au fil des années, Joseph Sylvestre, Roland et Rodrigue Santerre travailleront à l'atelier de M. Tremblay. Cette entreprise demeurera en activité jusqu'en 1965, année durant laquelle ce dernier construit un motel à proximité de l'autoroute 20.

En janvier 1947, le Dr André Proulx arrive à Manseau avec sa jeune épouse de 18 ans, Claire Pouliot. Le Dr Proulx s'installe d'abord chez Philippe Gervais puis, après six mois, fait construire une maison à l'angle des rues Saint-Georges et Saint-Alphonse, côté est, sur un terrain acheté de la Fabrique. C'est avec regrets, sans doute, que l'abbé Tétreau doit déménager ses vaches qui pacagent à cet endroit et qu'il peut surveiller du coin de l'oeil à partir du presbytère. Les voisins sont, par contre, probablement soulagés de voir s'éloigner ce bruyant troupeau.

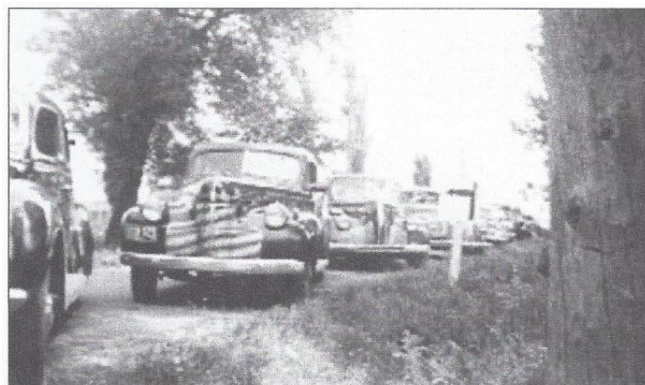
En 1958, le Dr Proulx fait construire une autre résidence près de la Petite Rivière du Chêne où il exerce sa profession jusqu'à sa retraite, en juillet 1991, après 45 ans de pratique.



Bénédiction des chevaux, années 1940.



Atelier de portes et fenêtre de Georges Tremblay. Ici, Jacques Tremblay pose devant avec son bâton de baseball.



Bénédiction des automobiles vers 1950.

Il est dentiste, pharmacien et médecin tout à la fois. À l'époque, le médecin est disponible pour ses malades en tout temps, 24 heures sur 24, beau temps, mauvais temps. Le Dr Proulx occupe la charge de coroner pendant 42 ans. Il est médecin du Canadien National, travail qui ne paie pas mais donne droit à une passe de chemin de fer gratuite. De plus, il est médecin de colonie: en contrepartie d'un montant mensuel fixe payé par le gouvernement, il dispense des soins médicaux gratuits aux habitants de la colonie de Lemieux. Ces derniers n'ont pas à payer leurs consultations médicales. Son épouse l'assiste fidèlement et avec dévouement tout au long de sa carrière: elle agit tantôt comme infirmière, comptable, secrétaire, s'occupe de la pharmacie en plus de voir à l'entretien ménager et aux soins de la famille.

Dans ses moments de loisirs, le Dr Proulx s'intéresse à la plantation et au reboisement des terres abandonnées; il achète sa première terre pour en faire la plantation, en 1954. À Manseau, seuls Valère St-Pierre et Donat Masse ont fait de la plantation avant lui. Le Dr Proulx quitte Manseau définitivement, à l'été 2004.

Lors de la rentrée scolaire de 1947-48, l'abbé Georges W. Massey enseigne la 9<sup>e</sup> année aux garçons de Manseau, les religieuses ne pouvant assumer cette tâche au Couvent, faute d'espace. Ces cours sont dispensés au sous-sol de l'église pendant quelques années, en attendant l'ouverture du Collège Sacré-Coeur. Pendant son séjour à Manseau, l'abbé Massey met également sur pied une fanfare dont Calixte Geoffroy et d'autres élèves font partie.

À cette époque, le curé procède, le printemps, dans le cadre d'une messe le dimanche, à la bénédiction des graines. Les paroissiens qui le désirent peuvent apporter quelques graines que le prêtre bénit. Il s'agit d'un geste symbolique pour demander à la Providence de favoriser de bonnes récoltes au cours de l'année. La bénédiction des chevaux et plus tard, des automobiles donne également lieu à des cérémonies spéciales dans la cour de l'église, après la messe, une fois par année.

### Chronique n° 58

En 1947, Léodore Lampron ouvre un garage de mécanique générale sur la rue Saint-Alphonse, à côté de chez Jean-Marie St-Pierre, sous la bannière Texaco. Sur la même rue, Joseph Nibert tient aussi garage mais sous la bannière Imperial. Aimé Lavertue sera l'emploi de ce dernier en tant que mécanicien. L'épouse de Léodore Lampron, Alice Cooke, exploitera, par la suite, un commerce de lingerie dans leur résidence à côté du garage; on pouvait s'y procurer surtout du tissu à la verge et des bas. Ce petit magasin subsistera jusqu'au déménagement de leur maison plus loin sur la route 49 vers la fin des années 1950 (Yolande Gariépy aujourd'hui) pour faire place à une nouvelle résidence, bâtie sur le même site que l'ancienne.

En 1948, Émilien Frenette, de Fortierville, acquiert le restaurant d'Alphonse Nadeau, à côté du moulin à scie, rue Saint-Georges. Il s'agit de l'ancienne chapelle, construite en 1904, utilisée en attendant la construction de la grande église en 1906. Cette bâtisse n'existe plus aujourd'hui et le terrain est incorporé à la propriété de Me Normand Provencher. À son arrivée à Manseau, Émilien Frenette fait du taxi puis devient ensuite camionneur et commerçant de bois. Son épouse, Marie-Jeanne Leblanc, s'occupe du restaurant. Pour sa part, Alphonse Nadeau construira, rue Charland, l'une des rares maisons de Manseau aux murs recouverts de pierres.

Aux élections provinciales de 1948, Alfred Savoie se porte candidat libéral, dans le comté de Nicolet, contre le député sortant de l'Union Nationale, Émery Fleury. Déjà, quatre ans auparavant, Alfred Savoie s'était présenté à la convention de son parti mais les militants libéraux lui avaient alors préféré le député libéral sortant, H.-N. Biron, qui sera d'ailleurs défait par Émery Fleury, aux élections du 8 août 1944.



Rue Saint-Alphonse vers 1950 avec, à droite, la résidence de Léodore Lampron. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Pompe à essence du garage de Léodore Lampron vers 1950.

En ce temps-là, les citoyens prennent les élections très au sérieux et les esprits s'échauffent d'autant plus rapidement que les organisateurs de tous les partis distribuent généreusement cigarettes et alcool pour se gagner des appuis. Ainsi, l'assemblée contradictoire traditionnelle qui devait avoir lieu, avant les élections de 1948, à Bécancour, chef-lieu du comté de Nicolet et opposant les candidats Fleury et Savoie avec leurs bruyants supporters, est annulée à la demande du curé de l'endroit, l'abbé J.-A. Mélançon. Ce dernier craint un peu trop de brasse-camarade à son goût, de la part des partisans éméchés.



J. ALFRED SAVOIE  
**CANDIDAT LIBÉRAL**

*Pour le Comté de Nicolet ~*

Affiche électorale d'Alfred Savoie, candidat libéral aux élections de 1948, dans le comté de Nicolet.

En bon politicien, chacun des candidats s'empresse d'accuser l'autre d'avoir eu peur ...

Finalement, le 28 juillet 1948, Émery Fleury l'emporte par 207 voix de majorité sur Alfred Savoie surtout à cause du vote de la ville de Nicolet, massivement en faveur du candidat de l'Union Nationale. Il s'agit, pour Alfred Savoie, d'une défaite très honorable si l'on considère que, cette année-là, les libéraux ne font élire que 8 députés dans les comtés de l'Ouest de Montréal qui leur sont traditionnellement acquis, sur une possibilité de 92. Cette élection de 1948 constitue la plus éclatante victoire électorale de la carrière politique de Maurice Duplessis.

La même année, l'abbé Tétreau et Amédée Goyette, un homme âgé demeurant à l'angle des rues des Peupliers et Sainte-Sophie, se rencontrent dans le village. Les relations entre les deux hommes sont tendues depuis quelque temps. Après quelques mots prononcés de part et d'autre, une dispute éclate et les deux hommes en viennent aux coups. Arthur Lefebvre et d'autres employés du moulin à scie entendent la dispute et accourent sur les lieux pour mettre fin à l'altercation, Amédée Goyette frappant vigoureusement l'abbé Tétreau à coup de canne et l'invectivant copieusement...

Homme au tempérament bouillant mais aussi homme d'église, l'abbé Tétreau se doit de montrer l'exemple et pardonner mais pas trop vite tout de même puisqu'il porte plainte à la police, d'abord. L'affaire se retrouve devant les tribunaux et, malgré son âge avancé, Amédée Goyette est condamné à une peine de prison. On ne le reverra plus à Manseau après ces événements. Son neveu, Wilfrid Jutras, achètera sa maison qu'il déménagera

plus loin sur la rue des Peupliers, pour l'habiter. Le terrain ainsi laissé vacant sera acquis par la Coopérative pour y construire son nouveau magasin, à l'angle des rues Sainte-Sophie et des Peupliers.

### Chronique n° 59

En 1945, Arthur Drouin avait vendu son hôtel Lustucru à Charles-Édouard Rochefort qui le revendra, dès 1947, à Jean-Paul Croteau. Cet hôtel portera dorénavant le nom d'Hôtel Central. Arthur Drouin semble bientôt regretter son geste car, dès 1947, il conclut un échange avec Odilon Cajolet aux termes duquel il acquiert la grande maison de ce dernier, rue Saint-Albert, face à la salle de cinéma et la transforme en hôtel. Quel nom lui donne-t-il? Auberge Lustucru, bien sûr, pour faire changement! Un nom qu'Arthur Drouin semble affectionner particulièrement. Manseau compte donc dorénavant deux hôtels concurrents, presque voisins.



Rue Saint-Alphonse, vers 1948, avec, à droite, le magasin de Joseph Nobert et son garage. Coll. Jean-Marie St-Pierre.



Rue Saint-Albert l'hiver, vers 1948 avec, à gauche, l'Hôtel Central. À droite, le restaurant Chez Moïse. Coll. Jean-Marie St-Pierre.

L'Auberge Lustucru sera exploité, semble-t-il, quelque temps par Charles-André Lemay, gendre d'Arthur Drouin mais, en 1952, ce dernier vend son hôtel à Lucien Blouin qui s'en départira à son tour, l'année suivante, en faveur de Roger Mailhot. Au gré de ces changements de propriétaires, l'hôtel prendra bientôt le nom d'Hôtel Manseau. Beaucoup plus tard, cet établissement abritera le Jérigo. Cette bâtisse n'existe plus aujourd'hui.

En 1947, Omer Lecomte vend sa beurrerie à Paul-Émile Vézina et quitte Manseau pour Victoriaville. Il avait été très impliqué dans sa paroisse et y avait occupé plusieurs charges publiques au service de ses concitoyens.

En 1948, Luc DesLandes devient laitier. À l'époque, il demeure encore sur la terre de son père, Ernest DesLandes, dans le rang du Petit-Neuf. L'année suivante, il acquiert l'ancienne terre d'Eusèbe Barbeau au village, qui convient beaucoup mieux aux besoins de son commerce. Il sera laitier pendant 25 ans.

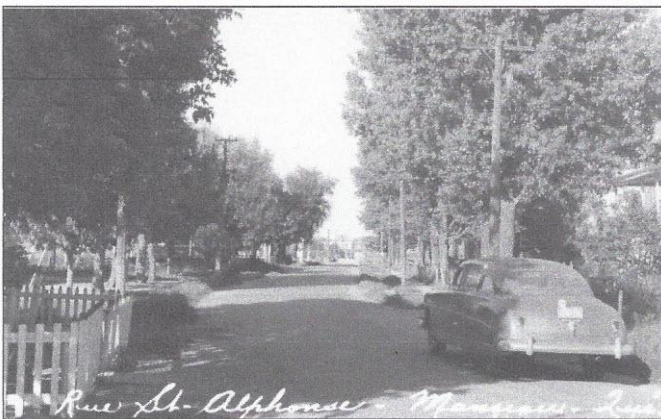
Cette même année, Charles-André Lemay devient propriétaire du restaurant d'Arthur Beaudet, situé tout juste à côté de l'Auberge Lustucru, rue Saint-Albert. Ce petit restaurant deviendra plus tard le Rialto. Dès 1950, Charles-André Lemay le revend à Noël Paquin.



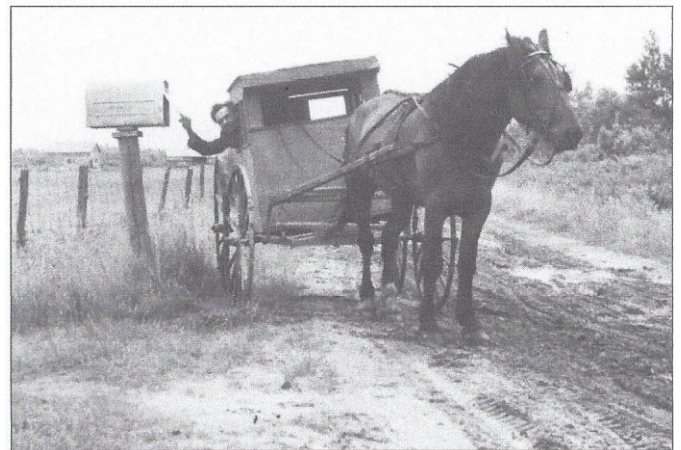
Rue Saint-Albert vers 1950. La seconde maison à droite est l'Auberge Lustucru, fondée par Arthur Drouin après 1947. La troisième maison à partir de la droite abrite le petit restaurant connu plus tard sous le nom de Rialto. Coll. Robert Dubois.



Rue Saint-Albert en direction nord vers 1948. À gauche, l'ancienne maison d'Amédée Blanchette transformée en appartements, abritant aussi un restaurant et le salon de barbier d'Alfred Savoie. Cet immeuble, propriété de Noël Paquin, sera détruit dans un incendie en 1949. À droite, la maison de Wellie Forcier. Coll. Jean-Marie Sr-Pierre.



Rue Saint-Alphonse vers 1950 avec la maison de Thomas Leboeuf, en partie, à droite. Coll. Jean-Marie St-Pierre,



Hector René distribuant la malle rurale en 1947.

De nombreux propriétaires se succèdent ensuite à la tête de ce commerce dans un court laps de temps: Albert Paquin, René Dorion, Mme Adalbert Rodrigue, Émery Rivard, Léo Pageot et enfin, Honorius Boucher, en août 1953. Ouf! En 1949, le notaire J.-F. Paré, désireux de prendre sa retraite, remet sa démission à titre de secrétaire-trésorier des conseils municipaux et scolaires, paroisse et village. Jean-Paul Cotnoir le remplace dans ces fonctions.

À la même époque, Georges-Henri Daigle acquiert le réseau téléphonique qui compte 35 abonnés et comprend l'ancienne ligne de son père et celle d'Alcide Savoie que Joseph Charland avait regroupé en un seul réseau vers 1935. Armand Goudreault et Ubald Blanchette avaient également exploité ce réseau téléphonique. Le central téléphonique se retrouvera sur la propriété de M. Daigle, rue Saint-Georges. En 1949 aussi, le Ministère des Transports recouvre d'asphalte la portion de la route 49 traversant le village et comprise

entre la rue Charland et les limites du village dans le rang d'En-Haut.

Le 15 août 1949, Armand Anciault prend en charge la distribution de la malle rurale; il exercera ces fonctions jusqu'en novembre 1992, soit pendant plus de 43 ans. Il remplaçait ainsi son beau-frère, Fernando René, qui avait aussi assuré ce service, d'avril 1948 à août 1949. Auparavant, Armand Bernier agissait comme postillon; à sa démission, Adrien Turgeon l'avait remplacé temporairement, le temps pour Fernando René de prendre la relève. Armand Anciault sera aussi sacristain pendant 20 ans soit de 1955 à 1975 (il remplaçait Lionel Trottier, lui-même sacristain vers 1947 à 1955) et, finalement, chauffeur d'autobus scolaire à Manseau à compter du regroupement scolaire, de 1957 à 1977.